Document generated on 10/11/2024 10:50 p.m.

Études françaises

Yvette Naubert, *l'Été de la cigale*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 209 p.

Jean-Cléo Godin

Volume 5, Number 2, May 1969

URI: https://id.erudit.org/iderudit/036395ar
DOI: https://doi.org/10.7202/036395ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)
1492-1405 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Godin, J.-C. (1969). Review of [Yvette Naubert, *l'Été de la cigale*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 209 p.] *Études françaises*, *5*(2), 232–233. https://doi.org/10.7202/036395ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1969

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

YVETTE NAUBERT, *l'Été de la cigale*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1968, 209 p.

Fidèle à une tradition déjà établie, mais consacrée depuis cette année par la création du Prix Jean-Béraud, destiné à couronner une œuvre plus novatrice, le Prix du Cercle du Livre de France va cette année à un roman de conception traditionnelle. Et ce choix, généralement bien accueilli par la critique du reste, me paraît particulièrement heureux: car on ne trouverait pas, dans la récente production romanesque, roman plus structuré, plus classique et plus nouveau tout à la fois, que *l'Été de la cigale*.

L'intrigue, à vrai dire, paraît banale et « attendue », en cette époque d'affrontements raciaux; si bien qu'en la racontant, en la résumant, l'on pourrait donner l'impression d'un fait divers. Le canevas est simple, et si « réaliste » qu'il fera sourire plus d'un lecteur à la page, comme il aurait fait rugir Breton. Supposez le cas d'un jeune Blanc, de famille très riche et croulant sous la respectabilité, ramenant chez lui sa jeune épouse noire: que se passera-t-il ? Les autres personnages sont le père et la mère — l'avocat partagé entre les grosses affaires, le golf, et ses secrétaires, et la grande dame maniaque, alcoolique, amoureuse des porcelaines anglaises et des fauteuils Louis XV ou Chippendale à l'américaine; un vieux jardinier et la fidèle servante qui a un peu élevé le jeune homme — les deux sont noirs, descendants d'esclaves. Qui encore ? Une sœur et la belle Italienne que la famille avait choisie pour bru, l'une et l'autre aussi conventionnellement bourgeoises et américaines qu'il se peut. Quelles réactions, quelles transformations ce scandaleux événement va-t-il provoquer chez ces personnages ? Voilà tout le sujet de ce roman d'observation et d'analyse.

Traité sans talent, sans délicatesse — sans métier aussi — cela aurait donné un roman mélodramatique mais, finalement, sans intérêt. Yvette Naubert a choisi de le traiter à partir d'un symbolisme utilisé en contrepoint: celui des cigales qui, tous les dix-sept ans, sortent de terre et cherchent à vivre. « Celles qui réussissaient leur naissance laissaient comme un argument final accroché aux arbres ou à toute autre surface verticale tant soit peu rugueuse, la peau dans laquelle elles s'étaient préparées à la vie pendant dix-sept ans. » (p. 13). Du coup, le sujet se trouve transformé: l'essentiel, après tout, — et pour tous ces

êtres, blancs ou noirs — c'est de réussir sa « naissance », cette naissance à laquelle la soudaine et bruyante prolifération des cigales n'est qu'un prélude. On comprend alors que le plus ennuyé par le vol et les jeux amoureux des cigales soit Sam, le vieux jardinier noir: car le scandaleux mariage du fils Henderson et d'une Noire a fait resurgir en lui, comme en Abigail, les rancœurs refoulées. Incapables de s'imaginer libres mais ayant confusément nourri le rêve d'une suprématie noire, ils ressentent ce mariage comme une double trahison: celle du jeune Blanc qui a rompu la sacro-sainte tradition d'une famille à laquelle ils « appartiennent », et celle de la jeune Noire qui, en cherchant à se hausser au rang des Blancs, a implicitement affirmé l'infériorité des Noirs. Ils ont surtout compris que, ni individuellement ni collectivement, ils n'ont « réussi leur naissance ». Et la dramatique scène finale où l'on voit Sam emporter le corps d'Abigail, qu'il a trouvée pendue dans le garage, et rouler follement « avec certitude vers la colère et la vengeance » (p. 208), cette scène est peut-être la seule qui convenait. Peu importe, en effet, la mort du père, la désagrégation soudaine de la famille au sein de l'*establishment;* peu importe même les premiers affrontements entre les jeunes époux, et leur fuite de la maison Henderson. Seuls les vieux serviteurs noirs pouvaient assumer, dans toute sa complexité et sa profondeur, le drame de cette naissance.

C'est pourquoi ce livre m'a rappelé certaines scènes d'*Autant en emporte le vent.* Et si *l'Été de la cigale* n'a rien de cette fresque historique qu'a peinte Margaret Mitchell, on a l'impression d'y retrouver la même compréhension sensible des Noirs. Les deux romans n'ont certes pas même valeur ni même poids, mais ils sont de même lignée.

J.-C. G.